

Johann Le Guillerm ou l'itinéraire d'un enfant doué

Le 12 juin dernier, Johann Le Guillerm obtenait, avec André Téchiné, le Grand Prix de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD) pour l'ensemble de son œuvre. Cet artiste de cirque de réputation internationale est né en Sarthe, à Pruillé-le-Chétif. Tous les termes ont été utilisés pour le décrire : génial, Léonard de Vinci, alchimiste...

Voici donc l'histoire de cet artiste, de cet homme, qui se définit lui-même comme un oxymore. Un portrait en contrepoint dont la partition s'écrit à travers ceux qui le côtoient et suivent son parcours depuis le début.



Texte : **Marie-Aimée Ide**

Leurs regards ont dû se croiser. C'est une certitude. Eux, assis au deuxième rang. Lui, debout sur la scène du Quai à Angers. Inhabituellement en costume trois-pièces, cravaté, les nattes bien en place. Seules les chaussures, aux orteils dessinés et donnant une fluidité à ses mouvements, venaient contredire la sévérité du costume. Au troisième rang, un ami, un complice, un artiste : Didier Deret, sculpteur. Un peu plus loin sans doute, un ami d'enfance, Thomas Belhom, musicien. Tous s'attendaient à être bousculés par le nouveau spectacle de Johann Le Guillerm. Pas de piste de cirque, pas de bastings, pas de silence, pas de corps à corps avec la matière ; mais des mots, une quantité de mots, se disciplinant en phrases, indispensables à la conférence scientifique qui est en train d'avoir lieu. Johann Le Guillerm, pour la première fois de sa carrière d'artiste de cirque, a quitté la rotondité de la piste pour se présenter sur une scène quadrangulaire, en position frontale avec le public et avec des mots comme matériau. Il est là, le regard droit, bleu, et expose sa vision du monde à coups de démonstrations pointillistes. Le point est son obsession. Pour Anne Quentin, journaliste et critique, qui suit son travail depuis 2001, « *Johann Le Guillerm est mû par son désir de s'inscrire dans le monde, un monde qu'il ne comprend pas. Et comme il a tourné le dos à tous les savoirs académiques pour de multiples raisons, il remet tout en cause et cherche par lui-même de quoi est composé le plus petit élément de chacun. Il part du point, le met en forme pour refaire tous les trajets de la matière. C'est insensé.* »



↑ Johann Le Guillerm, Le Pas Grand Chose, spectacle-conférence.

Voilà donc quelques traits faisant apparaître la silhouette de Johann Le Guillerm. Nous apprenons ainsi que l'école n'a jamais été son lieu de prédilection, qu'il veut savoir tout sur tout et par lui-même. Les personnes du deuxième rang doivent se dire que l'instant est réconfortant. Ils savent les difficultés que leur fils a rencontrées à l'école. Peut-être se souviennent-ils que pendant le cours d'anglais, il regardait par la fenêtre, attendant que cela passe. Mais ils se souviennent aussi, comme nous l'a raconté Régine, la mère de Johann, qu'« avec son copain Thomas Belhom, qui habitait juste en face de chez [eux] à Pruillé-le-Chétif, ils faisaient des spectacles à la maison. Et un jour, un cirque est venu dans le village, [s]on fils s'est déguisé et est allé rejoindre le cirque où il a pu faire une petite intervention. » Les parents de Johann, eux-mêmes artistes plasticiens, recevaient chez eux des peintres, des musiciens, des sculpteurs... Un autre jour, un clown est passé, et Johann l'a accompagné à son spectacle. Il faisait des cabanes dans les bois avec Thomas. Construire déjà. « Quand on jouait avec Johann, on se disait qu'on venait d'une autre planète. On inventait des formes, on explorait la campagne. Nous avions une enfance très libre. »

De l'école à l'espace

Les parents, convoqués à l'école par le professeur d'anglais, s'inquiètent pour l'orientation de leur fils. Devrait-il se diriger vers un CAP en chaudronnerie ? Johann fait plutôt un stage au théâtre de L'Enfumerai à Allonnes, et – nous sommes en 1985 – par chance s'ouvre à Châlons-en-Champagne le Centre national des arts du cirque, créé par Jack Lang, alors ministre de la Culture. L'adolescent quitte l'Éducation nationale, libéré, dira-t-il, et fera partie de la première promotion du Cnac. Ernest Clennell, ancien artiste funambule, avait été sollicité par le Cnac pour développer des ateliers où il construisait les agrès des élèves suivant les besoins de leur discipline.. « Johann était dans son coin, se souvient-il, il semblait peu bavard. Il me donnait l'impression de ne pas savoir vers quoi s'orienter. Personne ne semblait s'en soucier. Mais avec le recul, je me suis rendu compte qu'il savait déjà ce qu'il voulait. Avec lui, j'ai dû apprendre à apprendre.

J'ai fait des erreurs, mais Johann observait et était à l'écoute, pas à la critique. Tout a commencé, parce que j'ai donné quelques conseils à Johann et qu'il les a suivis. C'est simple avec lui, il faut le prendre tel qu'il est. »

Il travaille obstinément avec Clennell. « Nous avons fait toutes les répétitions à deux mètres trente du sol et sans tapis. Il avait juste un T-shirt pour protection. Jamais une plainte et toujours prêt à recommencer. Aucun autre élève n'aurait accepté ça. »

Thomas Belhom, l'ami d'enfance, musicien de réputation internationale, se souvient aussi que Johann parlait peu, mais il sait aussi « qu'il n'arrête pas de chercher, d'explorer. C'est remarquable chez lui. » Didier Deret dira la même chose. « Il avait dix ou douze ans quand il venait dans mon atelier. Il touchait à tout, regardait tout. » En silence, peut-être ?

Après le Cnac, Johann tourne avec les compagnies Archaos, La Volière Dromesko et cofonde le Cirque O ; il achète son premier chapiteau à la ville de Sablé-sur-Sarthe, crée sa compagnie Cirque Ici en 1994 et son premier spectacle *Où ça ?*, qui tournera pendant cinq ans. En 1996, il obtient le Grand Prix national du cirque. Après un tour du monde de plus d'un an où, délibérément, il choisit de se déstabiliser (voir interview ci-après), il se lance en 2001 dans le projet *Attraction*. Il fait alors appel à Didier Deret à qui il commande une piste de cirque en acier. Plus tard, il lui demandera des poulaines, toujours en acier. « Il m'a dit qu'il souhaitait pouvoir se mettre sur pointes avec des chaussures de chevalier. Tout était en métal et la poulaine était construite avec une chaussure de foot à l'intérieur. J'ai travaillé sur la stabilité et l'équilibre avec le service orthopédique du centre de l'Arche, à Saint-Saturnin dans la Sarthe. » Son père, Remy Le Guillerm, parle de la poésie qui se dégageait au moment où Johann, sculptural et aérien, sortait de scène sur ses pointes d'acier. À Thomas Belhom, Le Guillerm commande une musique pour *Secret (temps 2)*. « Ce fut une aventure formidable. Il y avait une piste de cirque sur laquelle étaient installés huit points de diffusion sonore. Je lui ai fait une proposition, et il m'a fait enlever beaucoup de choses pour arriver à une forme musicale minimale. » Toujours ce désir du plus petit dénominateur commun.

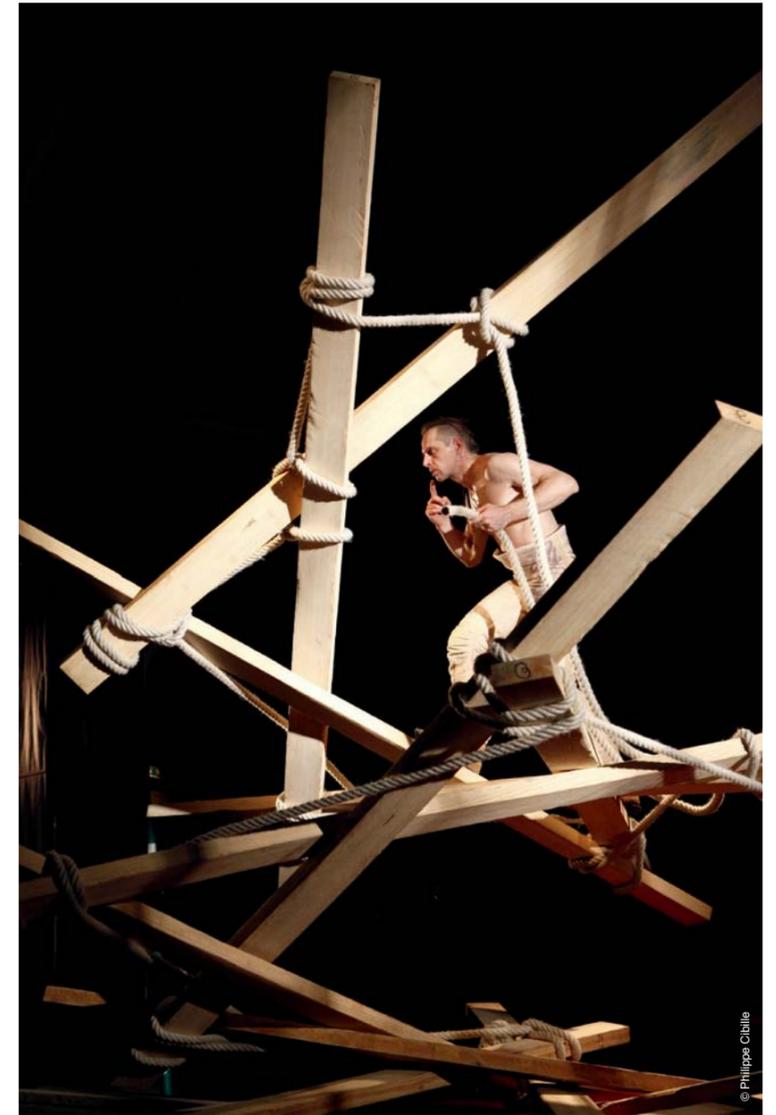
“

Un artiste éloigné du prêt-à-penser

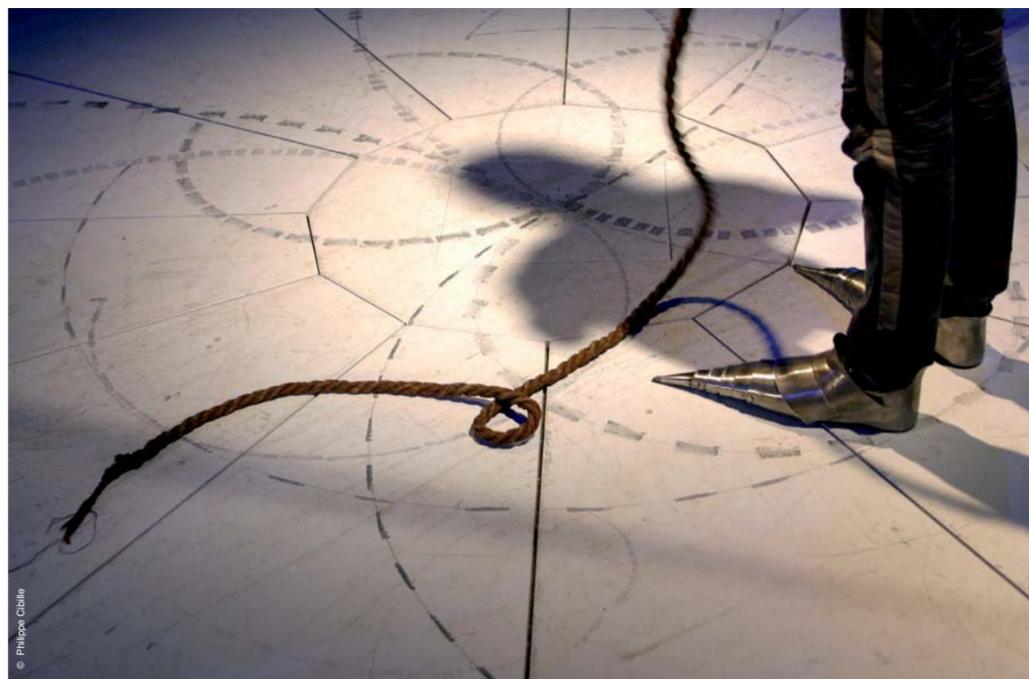
”

Le point, matière à penser

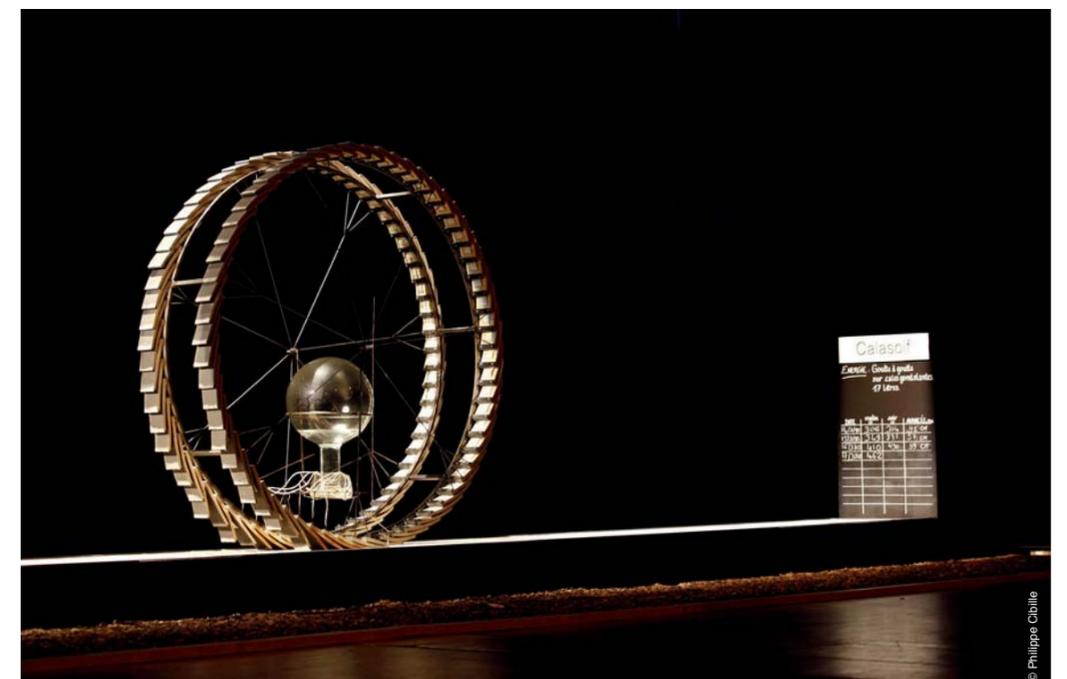
C'est en 2001 que Johann Le Guillerm commence son travail de recherche autour du point. Il mènera des expériences, des chantiers dans son laboratoire du Jardin d'agronomie tropicale à Paris, où il est en résidence. En sortiront des spectacles comme *Secret*, où l'artiste construit des sortes de charpentes, se mesure à l'équilibre, étudie la matière ; des outils d'observation, comme les *Imaginographes* ; *La Transumante*, structure de cent cinquante pièces de bois en mouvement permanent, manipulée par une équipe de dix personnes ; *Les Imperceptibles*, des machines animées par leur propre énergie naturelle, celle du pois chiche par exemple ; *Les Architectures*, sculptures monumentales en bois ; ou encore *La Motte*, planète végétalisée de deux mètres cinquante de diamètre, qui évolue imperceptiblement sur un parcours bien défini. L'artiste est allé jusqu'à traverser une piste de cirque en équilibre sur des goulots et chaussé de sabots de bois. Un univers dont chaque élément nourrit les autres et qui forge, non sans humour, la culture d'un artiste éloigné du prêt-à-penser. Une œuvre en constante progression, prise dans une sorte de mouvement perpétuel.



↑ Johann Le Guillerm, *Secret*, spectacle sur piste.



← Johann Le Guillerm, chaussé de ses pointes d'acier pour *Secret*, spectacle sur piste.



→ Johann Le Guillerm, *Le Calasoif* - Les Imperceptibles, sculpture à mouvement et vitesse imperceptibles.



↑ Johann Le Guillerm, La Déferlante-Les Architectures, Parc de la Villette.



↑ Johann Le Guillerm, La Motte, sculpture en mouvement.

Dernier aboutissement de ce voyage autour du point : *Le Pas Grand-Chose* où, par le biais d'une conférence, Le Guillerm fait le point sur le point et livre au spectateur abasourdi, parfois désarçonné, ses points de vue issus de sa recherche. Muni d'un micro, d'une caméra, d'un écran géant, d'ardoises et de craies, de tiroirs, il déconstruit les chiffres, en crée d'autres, invente un alphabet, théorise sur les aptitudes à rebondir de trois bananes, avant de manger la plus performante, et intrigue le spectateur, convaincu de la justesse de ses démonstrations. La première phrase du spectacle le résume bien : « *Je cherche le chemin qui ne va pas à Rome.* » Au deuxième rang, leurs regards ont sûrement dû croiser le sien.

Du geste à la parole

En 1926, le peintre Wassily Kandinsky publie un livre théorique sur le point, dont il donne une définition. « *Du point de vue matériel, le point égale zéro. Mais ce zéro cache différentes propriétés "humaines". Selon notre conception, ce zéro évoque la concision absolue, c'est-à-dire la plus grande retenue, mais qui parle cependant. Le point géométrique est l'ultime et unique union du silence et de la parole... Il appartient au langage et signifie silence.* »

Magnifique non ? Kandinsky aurait-il connu Le Guillerm ? Avec son dernier spectacle, Johann passe en effet du silence au langage. « *Une révolution* », selon Anne Quentin qui, il y a quelques années, eut l'audace de proposer au philosophe Christian Ruby de se confronter à Le Guillerm. Dans une conférence où Ruby aborde le point de vue sous un angle historique, Johann vient perturber le discours par des interventions « *où il passait son temps à créer des points de vue autour de la parole du philosophe. Il l'isolait, le faisait parler contre un mur, marcher à l'aveugle.* » Aujourd'hui, c'est Le Guillerm qui est conférencier, et le philosophe voit les choses d'un point de vue qui nous donne un autre éclairage sur l'œuvre de l'artiste. « *Il a introduit l'oralité dans son travail. Mais ce n'est pas la parole. La parole existe depuis toujours chez lui. Il faut entendre "parole" au plein sens du terme. Johann Le Guillerm pense en présentant, la présentation est une pensée en acte, donc une parole. Il n'y a pas lieu de croire en une transformation de ses projets, plutôt une mutation du silence à l'oral.* » En cela, le philosophe rejoint le sculpteur. Didier Deret estime que « *Johann Le Guillerm se sert de son corps pour faire passer ses idées. Il construit son esprit avec son corps.* » L'esprit se fonde dans la matière qui devient donc esprit à son tour. C'est peut-être pour cette raison que beaucoup disent que cet artiste est un alchimiste.

Performance plastique

Deret ajoute que Le Guillerm est « *un déconstructeur apaisant. Il déconstruit les choses et apaise les autres en apportant d'autres propositions. On prend ou pas, il n'impose rien. Il n'oblige personne à le suivre, car il reste un nomade dans sa manière de penser. Quand il démonte, il nous rapproche de nos origines. Il se grandit et met sa grandeur au service des autres, parce qu'il a le courage de dire qui il est. Son objectif est d'être en tant qu'individu.* » Thomas Belhom ajoute que « *Johann Le Guillerm a une grande conscience politique, citoyenne. Quoi qu'il fasse, j'aimerais son travail, parce que j'admire sa démarche.* » Pour Anne Quentin aussi, la démarche est « *magnifique, folle, parce qu'elle offre à tout le monde la possibilité de comprendre par*

soi-même. Elle est subversive, parce qu'elle ne se plie pas aux savoirs académiques. C'est un message politique qui dit "si tu veux comprendre par toi-même, tu peux". Je suis convaincue que le processus est aussi important que le résultat, j'aime la pensée qui se déploie, j'aime les erreurs, les ratages, et il ne s'est pas privé de tout ça. Il donne la liberté à l'autre d'être ce qu'il est. Sa vérité est transmissible. »

Johann Le Guillerm investit la ville de Nantes jusqu'en mai 2018. Il faut bien tout ce temps pour voyager dans cette œuvre polyphonique. Pour rencontrer cet artiste, capable de faire voler un avion en papier qui revient se poser sur sa main, comme un oiseau. Poétique et bouleversant. Et pour le suivre ensuite en équilibre au sommet d'une structure de bois dont il est l'artisan. Nous sommes loin des cabanes de l'enfance. Est-ce un plasticien ? Selon Anne Quentin, « *il n'a pas envie d'être identifié comme tel. Il est profondément quelqu'un de la piste. Il travaille maintenant à ce qu'il appelle le cirque mental. Ses objets sont en mouvement, il est donc plutôt un constructeur de performances plastiques. J'ai rarement vu quelqu'un faire autant corps avec la matière.* »

Ce portrait touche à sa fin, la lumière de la salle s'éteint. Pas les regards. Juste quelques instants encore, et laissons ses amis d'enfance délirer un peu. Didier Deret propose qu'il n'y ait que des écoles de cirque et Thomas Belhom considère que Johann Le Guillerm pourrait présenter sa conférence au Collège de France. Acclamé partout (ou presque), Johann Le Guillerm marque ceux qui l'approchent. Le funambule Ernest Clennell mettra la dernière touche, le point final : « *Johann restera une grande expérience pour moi. Il m'a appris à accepter la différence.* » ■

Quelques dates à retenir :

Musée Dobrée, Nantes (44)

Les Imaginographes, Les Imperceptibles, L'Observatoire
du 14 novembre 2017 au 28 janvier 2018

Architectures, Les Serpentants
Jusqu'en juin 2018

Château des Ducs de Bretagne, Nantes (44)

L'Aplanatarium (création 2017)
du 5 décembre 2017 au 25 février 2018

Jardin des plantes, Nantes (44)

Les Droliques (création 2018)
Architectures - Les Odulantes (création 2018)
Printemps-Été 2018

Pour plus de renseignements :

www.johannleguillerm.com

Le point de vue de Johann Le Guillerm sur lui-même

Maine Découvertes : Vous n'aviez pas seize ans lorsque vous rejoignez le tout nouveau Centre national des arts du cirque. C'était en 1985. Était-ce un choix par défaut ?

Johann Le Guillerm : Non, pas du tout. J'ai toujours voulu faire ça. Chez mes parents, il y avait beaucoup d'artistes qui passaient, pas que des sculpteurs ou des peintres, mais aussi des comédiens, des musiciens... Et j'ai toujours voulu faire un métier que je pourrais emporter avec moi. Quelque chose que je ne pourrais pas perdre, et le cirque, c'était acquérir un savoir-faire qui correspondait bien à ma situation. Je ne m'imaginai pas derrière un bureau. Et en classe, je ne m'intéressais pas à ce que l'on me proposait, j'étais là et j'attendais que cela se termine.

M. D. : Vous vous imaginiez donc sur une piste. Que représente le cercle, la piste pour vous ?

J. L. G. : Contrairement à ce que l'on dit, je me suis peu intéressé au cercle, le cercle n'étant que le tour du point. C'est le point qui m'intéresse, parce qu'il est une chose minimale et essentielle. Il n'y a rien, mais il y a quand même quelque chose. Si j'arrive à comprendre de quoi est fait ce pas grand-chose qu'est le point, je retrouverai forcément ce minimal dans les choses les plus complexes. Et ce minimal, je l'ai identifié comme étant le point. Le minimal, c'est la base de toute chose. Si j'arrive à comprendre ce pas grand-chose, cela me donne accès à tout. D'ailleurs dans cette recherche, j'ai rencontré les mathématiques, la géométrie et « le n'importe quoi », comme je le dis dans ma conférence sur *Le Pas Grand-Chose*.

M. D. : Comment avez-vous rencontré ces matières ? Par le livre ?

J. L. G. : Par l'expérience. En regardant un point, on en voit un, puis deux, puis quatre et donc on tombe sur les maths, les chiffres. L'accumulation de points représente une sorte de mathématique basique que je n'ai pas apprise dans les livres, mais à partir de la nature. Et si je dispose les points dans l'espace, je fais de la géométrie. Regarder les points dans l'espace, c'est regarder la traduction de l'état du monde. La nature est importante pour moi. Je suis né à la campagne, à Pruillé-le-Chétif, la nature fait partie de moi. C'est un sentiment qui a toujours été très fort. Après l'école, j'étais plus souvent dans les champs que le nez dans mes cahiers.

M. D. : Dans votre dernier spectacle *Le Pas grand-chose*, qui prend la forme d'une conférence scientifique, vous n'êtes plus sur une piste, vous êtes en situation frontale par rapport au public. Qu'est-ce que cela change, notamment par rapport au point de vue, sur lequel vous travaillez aussi ?

J. L. G. : Je découvre. L'idée de faire cette conférence est venue à partir de mes recherches sur les Imaginographes. J'ai rencontré le public, des enseignants, des scientifiques, et un dialogue s'est installé. Et je suis entré dans un discours explicatif et une discussion avec le public. L'idée m'est donc venue d'arrêter ces échanges et de construire cette conférence. Manière pour moi de donner mon point de vue sur la recherche, alors que jusque-là je n'avais donné que la recherche du point de vue.

Tout mon travail est axé sur le point de vue, et j'ai voulu partager avec le public les données trouvées autour de l'observatoire de ce pas grand-chose, sans imposer mon point de vue au public. Chaque chose est interprétable par chacun.

M. D. : Vous avez donc un laboratoire pour faire vos recherches ?

J. L. G. : Oui, nous sommes installés au Jardin d'agronomie tropicale du bois de Vincennes. J'ai une petite maison avec un atelier et des bureaux à l'étage. Dans l'atelier, je fais mes maquettes, des dessins, des prototypes, et une fois que j'ai établi les principes, on travaille en résidence dans des lieux plus grands. Avec Didier Deret, notamment.

M. D. : Votre corps n'était plus suffisant pour exprimer les choses ?

J. L. G. : Je ne dirais pas « suffisant ». Je trouve que le langage a des inconvénients que le corps n'a pas. J'ai souvent dit que le langage était plus précis mais moins juste. L'interprétation d'un geste peut être multiple, et dans mes travaux je m'intéresse à donner avec le corps un geste suffisamment interprétable pour être plus juste. Chaque mot a une signification précise, donc l'interprétation est moins ouverte. Le mot laisse moins de liberté au spectateur.

M. D. : Quel est votre rapport avec la matière que vous semblez vouloir dominer ?

J. L. G. : Je ne suis pas dans l'idée de domination, mais plutôt de partage et je tente d'accompagner ce que la matière peut faire. C'est un dialogue. J'utilise tous les matériaux et je ne crois pas à la domination du bois, de la ferraille. Je pense qu'il faut être en accord avec ces éléments.

M. D. : En 2000, vous avez fait un voyage autour du monde qui a duré plus d'un an. Pourquoi cette rupture ?

J. L. G. : Je venais de faire une grosse tournée et j'avais besoin de faire une pause et de partir dans une autre direction. L'idée était de partir sur une déstabilisation générale. Changements de température, de culture, d'altitude sur un temps long. L'autre prétexte était de proposer des ateliers à partir de pratiques majoritaires de l'homme, à savoir la verticalité et la manipulation d'objets. Des pratiques exploitées au cirque. La manipulation est proche du jonglage, la verticalité touche à l'équilibre et à la façon dont nous arrivons à tenir sur nos pieds. J'ai proposé à des microsociétés des expériences pour voir ce qu'elles allaient générer comme spécificités liées à leur situation. Il s'agissait d'handicapés, de sociétés tribales, de traumatisés. J'ai proposé des ateliers de manipulation avec des objets du quotidien, des bouteilles d'eau, des T-shirts. Et pour la verticalité, j'avais avec moi un fil que je montais à vingt centimètres du sol. C'était un atelier de fildefériste. Je me suis rendu compte que les personnes handicapées des membres inférieurs avaient un équilibre instantané, contrairement aux personnes valides. Les handicapés font un effort permanent pour garder leur équilibre et ils sont dans une grande maîtrise. Debout ou assises sur un fil, ces personnes ne sont pas perdues. J'ai aussi travaillé avec des non-voyants à qui j'apprenais à se servir de leur canne autrement pour marcher. Ces personnes ont une mémoire incroyable, qu'elles sont contraintes d'exercer constamment pour circuler. En fait, j'ai réalisé avec cette expérience que le handicap génère des capacités compensatoires.

“

Je cherche le chemin qui ne va pas à Rome.

”

M. D. : Vous êtes-vous servi de ces constats dans vos créations ?

J. L. G. : Non, j'en ai pris conscience, c'est tout.

M. D. : Cette prise de conscience, c'est une façon pour vous de ne rien vous laisser imposer ?

J. L. G. : Depuis toujours, les institutions ont cherché à contrôler toutes les situations. C'est le problème de l'homme qui a besoin d'être rassuré, d'avoir des repères pour apaiser ses craintes. Les religions, certains courants de pensée cherchent à figer les connaissances. Et cette domination de l'homme par l'homme est dangereuse. Des choses totalement fausses sont propagées, et les plus faibles y croient. C'est ainsi que l'on construit l'ignorance.

M. D. : On peut donc lire une vision politique dans vos spectacles ?

J. L. G. : Oui, je crois. Je m'intéresse à la connaissance mouvante et aux certitudes d'aujourd'hui, qui demain auront changé. Hier, on avait d'autres certitudes ; ce qui nous paraît farfelu en ce moment peut devenir scientifique demain. Il y a mille façons de voir les choses, et tout autant de ne pas les voir. Et là, c'est politique. Les choses sont impermanentes.

M. D. : Quelles sont vos influences ?

J. L. G. : Je ne suis pas influençable par d'autres artistes. Dans ma recherche, tout ce qui peut me faire penser à quelque chose ou qui va dans ma direction, je m'en éloigne. Je suis à la recherche de pratiques minoritaires, et si les directions que je prends ont déjà été travaillées, je m'en écarte ; cela ne m'intéresse plus, puisqu'elles ont déjà été exploitées. Si j'ai trop d'informations sur un sujet proche de mon travail, cela va m'empêcher d'aller dans cette direction. Moins j'en sais, mieux c'est. Je peux prendre des directions sans aucune influence et ne pas passer par des chemins qui ont déjà été tracés. Je ne veux pas aller à Rome.

M. D. : Et Pruillé-le-Chétif ? Quelle importance pour vous ?

J. L. G. : J'y suis né, c'est là où je me suis fait. J'étais en rapport constant avec la nature, un point qui continue d'exister partout où je vais. La nature est une référence que je trouve sur toute la terre. Les cultures ont beau changer, les arbres, même s'ils sont différents d'un endroit à l'autre, ont peut-être plus de points communs que les hommes.

